

elle se releva, comme si, même en son délire, elle avait compris qu'elle avait besoin de toute sa présence d'esprit pour être prête à la lutte.

Le soir du second jour, après le départ de Paul, Albine s'était endormie sur la chaise, harassée. Il faisait une nuit orageuse; la chaleur était lourde, des éclairs fréquents sillonnaient de traits de feu les nuages noirs qui couvraient le ciel.

Elle s'était mise près de sa fenêtre, guettant le retour de son fils, voulant le voir du plus loin qu'elle pourrait afin d'apprendre plus vite quel accueil il allait lui faire.

Et c'était là, le visage tourné vers le jardin, vers le parc, qu'elle s'était endormie.

Tout était silencieux autour d'elle.

Le château semblait désert, abandonné.

Elle resta ainsi une heure ou deux à dormir, puis tout à coup, et sans qu'elle se réveillât, dans un accès de somnambulisme provoqué par la fièvre des jours derniers, par son émotion intense, surtout, et dont elle avait déjà, autrefois, été prise brusquement, elle se leva, droite, et, d'un pas régulier, marchant sans se tromper, elle sortit de sa chambre.

Elle se guidait sans hésitation au milieu de l'obscurité des couloirs.

Et après être descendue au premier étage, elle pénétra dans les salons, ouvrit deux ou trois portes, se trouva dans une petite pièce carrée, prenant jour sur la cour du château, et resta immobile quelques secondes.

C'était là que Gaspard avait été assassiné par elle : allait-elle donc, dans son sommeil lucide, reconstituer la terrible scène du soir du meurtre ?...

Et, au moment où elle traversait ainsi une partie du château, une ombre noire se dressait derrière elle et, après l'avoir attentivement regardée, la suivait pas à pas, se dissimulant derrière les portes, marchant sans faire de bruit.

Et cette ombre était celle de Mathilde... de Mathilde en grand deuil qui, ne sachant pas que Paul fût absent, venait, après vingt-cinq années, faire une visite à ce château, — comme une veuve à un cimetière, — et le hasard cruel réunissait les deux rivales, mettait face à face, là même où s'était commis le meurtre de celui qu'elles avaient eu toutes les deux pour amant !

La nuit était si obscure que la marquise ne pouvait distinguer les traits d'Albine.

L'eût-elle vue, du reste, qu'elle ne l'eût point reconnue tout de suite. Elle avait à peine fait attention à elle le jour où Paul et sa nourrice étaient venus, à Paris, lui demander sa fille en mariage. Et depuis ce temps les deux femmes ne s'étaient pas retrouvées en présence.

Paul avait caché à la marquise l'arrivée d'Albine au château.

— Qui donc est celle-là ? murmura Mathilde frappée de son allure bizarre. Une domestique, sans doute.

Mais elle ne comprenait rien à la singularité de sa démarche.

Elle eut seulement l'instinctive intelligence de ce qui passait, et la suivit, au risque d'être découvert elle-même.

Sur un guéridon, où le premier jour elle l'avait vu,

où Paul l'avait pris pour le lui montrer, Albine saisissait le large et grossier couteau qui avait tué Gaspard, et d'un geste de haut en bas, son bras, armé de ce couteau, s'abaissait de toutes ses forces, et le couteau roulait à ses pieds.

Et Mathilde, dont les yeux s'habituèrent aux ténèbres, avait vu, avait compris, avait poussé un cri d'horreur, aussitôt étouffé.

Albine n'avait rien entendu. Elle sortait, à ce moment sans hâter sa marche, passait devant la marquise sans l'apercevoir, bien que celle-ci ne songeât même plus à se cacher, descendait l'escalier, traversait le vestibule, descendait le perron et s'en allait par le jardin, se dirigeant vers la grille.

Et Mathilde, toujours, la suivit en se servant des arbres et des charmes pour se dérober.

Et elle entrevoyait la vérité, cette fois, n'osant y croire cependant... tant cette scène lui paraissait lugubre, extraordinaire, imprévue !

La grille n'était pas fermée à clé, Albine la poussa, l'ouvrit et au lieu de suivre la grande allée qui coupait le parc en deux parties égales, prit un chemin à gauche, lequel côtoyait d'un côté le parc même, de l'autre le mur du jardin, puis se trouva en pleine campagne, sur la route qui conduisait au village.

Elle prit cette route et s'en alla droit vers Recsey.

A quelques pas derrière, glissait l'ombre noire de Mathilde, silencieuse et si pâle qu'on eût dit qu'elle sortait de la tombe pour jouer un rôle, dans cette scène tragique évoquée par quelque mystérieuse puissance.

Albine recommença le trajet qu'elle avait fait, vingt-cinq années auparavant, quand elle eut tué Gaspard.

Elle regagna sa maison...

Là elle s'arrêta, franchit le jardin encombré de hautes herbes, arriva à la porte, chercha dans la poche de sa robe, y trouva une clé l'introduisit dans la serrure, et poussa...

La porte s'ouvrit d'elle-même, menaçant de s'écrouler, depuis longtemps elle ne fermait plus.

Derrière elle entra Mathilde.

Albine resta quelques instants debout, comme elle l'avait fait, là-bas, dans la petite chambre du château.

Et, du bout du pied, elle remuait les cendres restées là, comme si elle avait voulu activer les flammes... les flammes qui avaient dévoré les cent mille francs de billets de banque apportés chez elle par Gaspard de Lesguilly.

Puis elle alla dans un coin, où elle remua quelques vieux outils de jardinage, délabrés, oubliés, parce qu'ils n'avaient pas valu la peine d'être vendus, et prit une bêche.

Elle ressortit alors au jardin, s'arrêta près de la haie et — ainsi qu'elle avait fait jadis pour cacher le portefeuille — creusa un trou.

Et comme les éclairs devenaient, à cet instant plus fréquents, illuminant de vives lueurs le visage étrangement pâle d'Albine, la marquise murmura de nouveau :

— Je connais cette femme... Où donc l'ai-je vue ?

Et ce fut encore un éclair qui, passant soudain sur le trou creusé par la bêche fit apparaître le portefeuille, rongé par l'humidité, tombant en morceaux, protégé